

La Wallonie Littéraire

Octave Pirmez

Né à Châtelet en 1832, mort au château
d'Acoz en 1883. Fut avec Charles Delcroix le
premier des notre Renaissance Littéraire.
De même que l'auteur de la Legende du Linceul.
Ses œuvres de inspiration aux sources
la plus pure du Génie flamand, Pirmez
a eu une. Dans ses œuvres ^{tout} les qualités
fondamentales de la race wallonne: le
sentimentalisme & la vie, la finesse d'esprit,
la clarté visive du monde. Plus dominant
que peintre, comme la plupart des artistes
Wallons, son style d'une ^{harmonieuse} grande netteté &
d'une remarquable précision l'apparente
aux meilleurs écrivains de la latine, spécialement
aux romans français: Œuvres:
Les Feuilles - Jours de solitude - Histoires de
Philosophie - Remo - Lettres à José - Ouvrages
posthumes.

153 - 56 - 111 - 144 - 184

romantique, du sud de la Belgique. La Flandre possédait une tradi-
tion artistique. De Coster la lui a instinctivement et s'applique
à faire produire à ses livres, des effets poétiques analogues à ceux
qui se dégageaient d'un tableau. On a dit de la légende d'Ulens-
piegel "qu'elle était notre Bible nationale". Ce n'est pas tout à
fait vrai. ^{C'est surtout} ~~celle~~ c'est qu'une Bible flamande ^{et on en est} de Coster,
la grande parallèle au développement de l'écritisme
qui y a fait une profession de foi orange, en sa qualité de libre-
penseur, s'y est révélée aussi, à nous en fait être, un des premiers
auteurs flammingants.¹⁾

Contrairement à De Coster, Pijney n'avait derrière lui
aucune lignée artistique pour l'inspérer. Le pays de son région
ne perpétuait que faiblement dans des monuments et des
chef-d'œuvre. Son seul confident fut la nature toute nue. Il
n'eut pour lui que des ^{titres} ~~pages~~ paysages. Sans vouloir rechercher si
c'est lui ou Arnould qui a dit la première qu'un paysage
est un état d'âme, remarquons qu'il a écrit "que tout paysage
a son type en nous, qu'il est un symbole et qu'il semble parfois
que chacun des âges de notre vie peut se formuler en un pay-
sage qui en reflète l'esprit". Un Flamand ne sera jamais
tenté d'écrire quelque chose de semblable. Les paysages, plus
tous, et colorés ~~par~~ parlent trop à ses sens pour qu'il se livre
devant elle, à des réflexions psychologiques; d'un autre côté, son
passé, représenté par les superbes ~~traces~~ et puissants tours de ses égli-
ses, de ses hôtels-de-ville et de ses halles, est trop vivant aussi
pour que son évocation l'incite à la mélancolie. Pour voir un
symbole dans un paysage, il faut que celui-ci n'agisse qu'à
la façon d'un excitant et en quelque sorte indirectement. Il doit
moins attirer notre attention que nous inciter au rêve. Et quel
pays mieux que la Wallonie est propre à éveiller des rêves? Là
où elle est plane et nue, la monotonie nous étouffe insensibil-
lement d'elle et nous laisse seul; là où elle est ondulée et gracieuse,
sa beauté a quelque chose de langoureux qui attendrit; et
là où les rochers dressent leurs silhouettes fantastiques, elle nous
empoigne et nous retient comme un drame muet. C'est tou-
jours par l'âme qu'elle nous prend. Même si le poète l'inter-
roge sur le passé, il n'en obtient que des réponses incomplètes. Tan-
dis

1) On ne l'avait pas beaucoup remarqué avant la guerre. Mais pen-
dant celle-ci la chose est devenue manifeste. Les Flammingants ont utilisé la
légende d'Ulenspiegel "comme un moyen de propagande, un même titre que la
Livre de Flandre" de Conscience.

du collège. Il devait continuer ses études sur le toit paternel, on lui donna pour guide un précepteur un dévoué, avec lequel il faisait les poésies à l'ombre des bois. A propos de la cherté de la vie, il rapporte un détail qui achève de peindre le bonhomme d'enfant: « A la veille de quitter l'établissement, je me procurai de petites images, pour les donner en souvenir de moi aux condisciples que je chérissais le plus, & que, je dois l'avouer, ne me connaissaient guère. Je les chérissais trop pour oser leur dire, je ne leur remis point mes images, réfléchissant qu'il serait ridicule qu'on te souvenir d'un tel, & peut-être aussi, fus-je empêché par la précision d'une indifférence qui n'était que trop réelle. »

Noblesse de caractère, instinctif besoin d'affection, timidité qui s'effrayait à l'idée du monde réel, Puring possédait tous les dons que les mauvais fées déposent dans le berceau de l'enfant ^{avec quel, elle, agissait, Voulait faire une existence difficile.} ~~Il était notament mal armé pour vivre dans un pays, industriel, à une époque où l'industrie était la reine du monde, une reine impitoyablement réaliste & barbare, les quelques illusions qui lui restaient sur la bonté humaine s'évanouissant le jour où il voutait se mêler à la foule qui l'entourait. Sa délicatesse ne rencontrait rien de la brutalité; son amour de la justice, que le droit du plus fort; son besoin d'affection, qui une défiance extrême vis-à-vis du sentiment. Du premier coup d'oeil, il aperçut que c'était trop, tous les hommes d'affaires, ^{pour qui le monde n'était plus qu'une machine à produire de l'or.} ~~Il était notament mal armé pour vivre dans un pays, industriel, à une époque où l'industrie était la reine du monde, une reine impitoyablement réaliste & barbare, les quelques illusions qui lui restaient sur la bonté humaine s'évanouissant le jour où il voutait se mêler à la foule qui l'entourait. Sa délicatesse ne rencontrait rien de la brutalité; son amour de la justice, que le droit du plus fort; son besoin d'affection, qui une défiance extrême vis-à-vis du sentiment.~~~~

^{Sur la page 4} ~~Il était notament mal armé pour vivre dans un pays, industriel, à une époque où l'industrie était la reine du monde, une reine impitoyablement réaliste & barbare, les quelques illusions qui lui restaient sur la bonté humaine s'évanouissant le jour où il voutait se mêler à la foule qui l'entourait. Sa délicatesse ne rencontrait rien de la brutalité; son amour de la justice, que le droit du plus fort; son besoin d'affection, qui une défiance extrême vis-à-vis du sentiment.~~ ^{Sur la page 4} Feuilleter, il caractérisait tout cela par une image, puis il ajouta qui traduisait bien l'étendue de sa déception: "Une hydre s'avance qui doit bientôt dévorer tous les hommes de sentiment: cette hydre, c'est le chiffe." ~~Il était notament mal armé pour vivre dans un pays, industriel, à une époque où l'industrie était la reine du monde, une reine impitoyablement réaliste & barbare, les quelques illusions qui lui restaient sur la bonté humaine s'évanouissant le jour où il voutait se mêler à la foule qui l'entourait. Sa délicatesse ne rencontrait rien de la brutalité; son amour de la justice, que le droit du plus fort; son besoin d'affection, qui une défiance extrême vis-à-vis du sentiment.~~ ^{Sur la page 4} Dans la simplicité de son âme, il s'attendait à trouver dans la société une fée splendide, et il vit au lieu d'un monstre devant lui. L'homme dont il s'était fait une si haute idée, lui apparaissait avec sa triste réalité, tortueux & lâche, rongé par des vices, mépris, la concurrence avait fait de son âme, l'argent avait dévoré son cœur, l'habitude de torquer la vérité & de ruser avec la justice avait avili son caractère. Une âme droite & ingénue lui était odieuse, elle constituait pour lui un reproche vivant. Ce que Puring se plaignait surtout de ne pas rencontrer chez les hommes, c'est le tact, qu'il définissait "une qualité supérieure du sentiment". Le tact était remplacé par la politesse, qui en est l'hypocrisie. "N'y a-t-il pas, disait-il, qui ne nous interrogent que pour flatter un regard indiscret"

Tout le bon dans la société n'est-il pas mort. Il n'y a plus rien de bon, par le tact

indiscret dans vos plus secrètes douleurs. — Il y a des compassions qui révoltent parce qu'on les sent dictées par un sentiment d'orgueil. — Quelques-uns ne parlent des malheureux que pour les plaindre pour ainsi dire — d'autres croient se grandir en mortifiant ceux aux quels ils un abîme se redressent. Parfois des remarques sont mordantes & se haussent en creux. S'ils jusqu'à une persiflage: „ Les rusés ont un grand respect pour les fous. Les fous ont de leurs de tous. ”

un homme, un homme. Cette dure expérience que Pirany acquit rapidement lui-même, parlent de lui. ~~trist~~ la chose, mais elle n'a fait ni un révolte, ni un désespoir. Bien au contraire, qu'il fut croyant, il aimait la nature à la manière d'un panthéiste uniprésente. & ne pouvait la regarder sans sentir aussitôt la vie au sein de la nature. Il battait dans toutes ses veines. D'un autre côté, il s'appuyait sur la pierre-trouvée. „ qu'il parle de la religion: la désignation. Il n'en voit en lui la mission des sages, d'élèves, ” mais des poètes à celui des religieux. „ C'est en s'élevant — eût-il — et il ajouta qu'il n'en approfondissant qu'on approche du ciel. ” Pour s'élever, il s'appuyait sur la terre. Il fut un poète chrétien. Dans son romantique château d'Acz, il vivait trois siècles, seul, les yeux tournés au dedans de lui, fixés sur un point intérieur son esprit s'enrichissait de sentiments de son air sans objet. Il cultivait la pensée dans les ombres qui étalent le fond de son être & se grisa continuellement de son œuvre. Parfois une volupté. Quand il s'ennuyait, il se reposait sur sa table de travail. Il ne travaillait, la languissante musique de ses doigts, une autre musique, devait pour un plus on ne s'en mélangait plus, s'éveillait en lui, elle s'enlaidissait à la première & toute son âme montait vers le ciel d'une aspiration infinie. La manière d'élaborer il connaît par la volupté des desirs, des larmes, des souffrances, de la vie. Pirany est déterminée, des amours imparfaits. Il les incorpore dans ses œuvres d'art, d'artistiques descriptions, dans de petits poèmes en prose, ou d'autres d'élaboration il s'efforçait de garder, outre la forme & la couleur des paysages, il était croyant la vie de l'œuvre & la harmonie de son propre être au dehors. & comprenait l'exception de quelques uns, qui ont été intercalés dans les lettres & au sein de la nature avec toute à José, ces poèmes n'ont point paru.

un homme, un homme. Pour Pirany, l'art ne consistait d'ailleurs d'estimer l'œuvre d'un véritable qui s'il était l'écrit d'une pensée noble. Dans les Feuilles, où il a commencé à réaliser cet idéal, le philosophe & le moraliste sont au premier plan. Le poète n'est toutefois pas absent. Si les pages nous font réfléchir, elles nous bercent aussi. On sent qu'elles ont été, non seulement écrites, au moins polies & perfectionnées, le soir, dans la solitude d'une chambre poétique, au bruit du vent dans les feuillages. Elles contiennent ce mélange de science & d'art —

6
L'inquiétude que présentent les nuits d'hiver à la campagne. Proust a apporté
toutes ses observations & toutes ses remarques devant la nature & la a mé-
ditée, on en influence. Elle a été son régulateur & son ^{principale} muse. Elle
a empêché le naturaliste d'être & le sensiblé d'être, comme on
tempérament l'y portait, sous l'influence de ses nerfs. Par son indif-
férence pour le contingent & le passager, elle l'a élevé jusqu'à un
beau permanent. Elle lui a dit : "Garde-toi seulement de la qui-
dameur ; quelques idées seules restent éternellement vraies, quel-
ques sentiments ne changent pas. Ces idées & ces sentiments
cependant réchauffés par ton esprit & par ton cœur ont encore
un rayon pour te causer des joies inédites. Abîme-toi dans
mon sein. Si t'absorbant, je t'élèverai & seule, je t'insci-
guerai le fond des choses."

Dans les jours de solitude, nous le voyons entièrement
soumis au rythme de la nature. Le long du Rhin & en Italie, il ne
vit que par elle. On la retrouve à la base de tous ses sentiments & de
toutes ses pensées. Elle est la seule inspiratrice & l'unique confident de
ses ~~passions~~ ^{passions} entraînées de cette âme avec elle-même. C'est dans le
récit du voyage que nous voyons combien elle lui faisait vivre prodigieusement
& délicieusement. Les paysages & les monuments
s'élevaient pour lui des murales d'espérance & le remplissaient du désir
de la revoir. Sa pensée se perd avec délice dans ces résurrections.
"Je ne suis pas venu en Italie, écrit-il, pour visiter & décrire, mais
pour rêver hautement au milieu du plus envivante pays."
L'on sent, en effet, que tout l'enivre. Il a des ailes à l'âme. Il
lui échappe des cris d'émotion superbes : "Cher enfant, ne parle
jamais de l'éros, parle de la porterie, parle du cœur & alors
on t'aimera, seule chose au monde que tu doives ambitionner !"
Chaque chapitre des jours de solitude est un poème où, lui aussi,
a parlé du cœur & où le désabuse qu'il était s'est abandonné aux
expériences les plus consolantes : "Si le berceau doit sortir de la ruine
et si, par le balancement perpétuel de la matière, la vie
se déplace plutôt qu'elle ne s'épuise, ne devons-nous point
garder l'espérance que l'humanité s'épure au grand filtre
des siècles ?"

S'épurer, pour lui, tout est là. L'homme supérieur ne doit
pas prétendre à autre chose. Sa force avance, mais ^{comme} tout a qui est
énorme & lourd, elle est souvent entraînée par son propre mouvement

de vie

de vie de son chemin. Surtout, quelques-uns exceptionnels - Platon, Aristote, saint Augustin, Marc Aurèle, Pascal - se dressent comme des phares sur la route véritable et c'est à leur lumière que les hommes égarés se retrouvent. Si nous voulons être utiles à nos semblables, tout en enseignant à notre vie le but le plus noble, tâchons d'approcher autant que possible de ces hommes-typiques. S'il n'est pas en notre pouvoir de nous élever aussi haut qu'eux, si nous ne pouvons devenir un de ces rares dominants qui jalonnent la route de l'humanité, contentons-nous d'être le moindre des puissants indicateurs qui, aux heures de débâcle, servira de guide aux mortels affolés, les aidant à se diriger vers les penseurs et les sages et à retrouver le chemin du bonheur.

C'est dans cet esprit que Faimé a écrit ses Heures de Philosophie. Si l'on ne rencontre point dans le livre de ces pensées qui semblent tombées d'une bouche d'airain et pouvant éternellement servir d'objet de méditation, on y trouve, par contre, un adieu - noble tout de dignité et de noblesse. C'est ^{ici, c'est} dans cette œuvre ~~triste~~ harmonieuse et ~~triste~~ pondérée de Faimé, que l'auteur se montre le plus près de la culture, de cette terre de résignation qu'il considérait comme le but auquel la volonté doit conduire les âmes orangées pour les enlever aux affres du doute et aux angoisses des desirs insatiables. Nous avons meligné "le plus près" pour une raison essentielle. Faimé s'est plaint d'avoir été assailli par les moralistes français du XVIII^e et XVIII^e siècles. Il n'a rien de commun, en effet, avec des écrivains tels que La Bruyère, La Rochefoucauld, Chénier ou Rousseau. Ces-ci sont avant tout des penseurs, leurs observations de la vie les ont conduits à une sorte de stoïcisme passif. S'ils n'ont pas été heureux de découvrir un tel, celui-ci les laisse, à peu près indifférents. Ils n'ont même qu'une tare indélébile de l'humanité; tandis que pour Faimé, c'est ^{l'effet d'une cause inéluctable} ~~le résultat des circonstances~~ la lecture de ^{Heures de Philosophie} ~~celle-ci~~ entraîne une analyse toute l'espérance et nous enseigne l'indulgence, alors que la froide dialectique des autres (de La Rochefoucauld notamment, se vantait d'être inaccessible à la pitié) conduit plutôt au mépris de l'humanité.

Faimé aurait tort de se plaindre plus raisonnable qu'on le compare aux penseurs de l'Égypte ou aux philosophes de l'antiquité. ^{ici} ~~ici~~ c'est lui qui se trompait. Des penseurs religieux, il ne possède ni la douceur et la sérénité des uns, ni la grandeur sauvage des autres; on ne

trouve

à Chermen - là il est impossible de faire tenir l'homme. La bonne volonté
constitutionnelle des espérances.
aboutit, tout à l'impuissance. Les rêves de réformes sociales, se croisent,
N'avait trop observé, trop aimé, trop compris. Ne s'est pas occupé.

"Il recomla auait de ne pas divulguer son chagrin, dit Pichay, parce
qu'il n'y voudrait voir que son impuissance à être heureux, que

+ Remo aura il
pour. Elle murmure
cette terrible chose.
Un orage. La nuit
belle en donne après
le temps. Elle le
voit, peut-être
que le vacarme

la compassion est venue du mépris & qu'il faut se garder de répéter
l'envie. Dans son désespoir, ^{Ramus} ~~il~~ ^{au silence} laisse deviner le vrai.
tout qui était sorti de son propre esprit. C'est à ce point-là qu'il se retire.

^{Tout ce qu'il y avait de bon dans elle}
Grimy a décrié ^{cette œuvre en prose} la supposition ~~avec~~ intellectuel avec élégance.
^{une main}

Son âme tendue à grand, une à une, toutes les marches du calvaire de son frère; tous les doutes qui lui ont percé le cœur, toutes les épreuves qui lui ont déchiré le front, il les a plantés dans son cœur & dans son esprit. Mais la pitié & l'amour y sont nés au plus haut que l'angoisse, à la fin surtout. L'un et l'autre des chaînes qui retien-

heurt Reno à son rocher n'enlacent plus que des membres inertes,
 guerdant le vent sous l'est envolé, Paimy vient, comme le bon
 Samaritain de la parabole, détache les liens qui l'immobilisaient
 les pieds & les mains du supplice, et il l'emporte dans sa retraite,
 dans la caline de ses bois, au milieu de la vie tressine & toujours
 égale de la nature, et là, sous des flots de larmes brûlantes, il essaie
 de réchauffer l'âme du martyr à travers la mort. Le spectacle d'Or-
 phée pleurant sur le tombeau d'Eurydice en appelant l'âme au tant perdue
 est infiniment poignant. Une vague douceur de cœur descend à cette
 tristesse. On devine que l'âme d'Eurydice se répond à ce appel passionné,
 qu'elle s'éveille pour au travers de la pierre pour venir s'enlacer, frémir
 dans & radieuse à l'âme qui l'évoque. Cette consolation n'existe pas
 guerdant la mort est, comme Reno, un Prométhée & que l'abîme d'une
 croyance le sépare de celui qui le pleure. A l'invocation de Paimy, on
 sent que rien ne sort du tombeau, rien qu'une voix basse qui répond
 du sein de la terre: "A quoi bon m'éveiller, frère? le tombeau est si dur
 à mon front fatigué & à mon cœur meurtri! Si je remonte, à la lu-
 mière je ne pourrais rester auprès de toi. Mon âme craint de nouveau se
 mêler à la foule des malheureux qu'il n'a pu aider & qui ne m'ont pas
 connus. Leur indifférence me tuerait une seconde fois & je retournerai
 dans une tombe après n'avoir encore rencontré la bonté que m'ont
 & de consolation!" Toutes ces angoisses, Paimy les a fixées en quelques
 pages où la tristesse, la tendresse & la jeunesse s'enlacent & se pénètrent
 pour former un chant de douleur ^{sublime} qui évoque par sa pureté, sa
 d'une plume ^{et un des secrets les plus purs} et son ^{frère}
 de contour poétique. ^{et de son âme}

La (Antigone) d'André & d'Anthony, et la fette avideusement
sur tous les hautes, qui lui leur ont en fait, correspondants, dans
la piteuse de l'écriture à l'écriture, et sous l'influence de son
reflexion des premières adhésions. Et tout est en continu
enfin à la compréhension... Pour un, on offre, et en ces de souffrance
avec de l'ordre qui il en connaît, ~~selon~~ suivant l'expérience de
Cécile d'annonciation, "l'absolu de la dévotion". Il assiste au
leve de son gloire. Le bonheur fut court. Au moment où un radieux
soleil littéraire commençait à rayonner sur la Belgique, Luc
gley, ait dans la nuit, dans cette nuit étendue qui l'avait
se soulevé haute à qui lui avait fait écrire des pages si belles
et si mélancoliques. Cette gloire n'était d'ailleurs, mais on ne
peut pas dire qu'elle se fit fortement étendue. La célébrité est
partie de cette comme la foudre et comme l'est son œuvre.

pour comme le fut sa vie & comme l'est son œuvre. Aussi grand
 que de l'acier, & peut-être même plus grand par certains côtés,
 il a de plus, avec les meilleurs moralistes, dans une région élevée
 où la foule ne fréquente guère. À côté de leurs figures réfléchies,
 sa tête se détache, par la vertu de la poésie, avec une grâce précieuse.
 Parmi les statues aux traits reposés du stoïcisme, son buste s'élève
 vers le ciel un beau front, son geste est triste, & qui semble ^{toujours} ~~se~~
 frémir au souffle de mille rêves.

1/18